

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 216, mars 1997

**UN TEMOIGNAGE PERSONNEL,
ENRACINE DANS LA TRADITION**

Remise du doctorat en théologie à Olivier CLEMENT
(Paris, Institut Saint-Serge, 16 février 1997)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48
Fax (1) 43 33 86 72

Abonnements :
voir en dernière page

• **Le batelier, d'une rive à l'autre**

Allocution du père Boris BOBRINSKOY,
doyen de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge

• **"La gloire de Dieu, cachée dans les êtres
et les choses"**

Discours d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie
orthodoxe Saint-Serge

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 216.A

UN TEMOIGNAGE PERSONNEL, ENRACINE DANS LA TRADITION

UN BATELIER, D'UNE RIVE À L'AUTRE

Allocution du père Boris BOBRINSKOY

C'est une grave injustice que l'Institut Saint-Serge tient à réparer aujourd'hui et aussi une lourde dette de reconnaissance envers Olivier Clément, l'un de nos professeurs les plus vénérés et respectés. Nous avons voulu donner une résonance particulière à cette cérémonie académique de remise du diplôme de docteur en théologie en la situant lors de la fête annuelle des Trois Docteurs de l'Eglise, fête donc de la théologie. Vous n'êtes pas demandeur d'un titre dont vous n'avez guère besoin, mais l'Institut lui-même a besoin de ce geste, car par votre présence rayonnante et fidèle depuis plus de trente-cinq ans, vous l'honorez. Nous tenons donc à en rendre ici et aujourd'hui un témoignage public et solennel.

Comme il se doit, avant d'enseigner, vous avez été à l'écoute, à l'écoute de l'un des maîtres les plus illustres de la pensée théologique orthodoxe contemporaine, Vladimir Lossky, un des représentants les plus qualifiés de ce qu'on a appelé la néo-patristique orthodoxe. Vous avez contribué à faire connaître sa pensée, par la publication posthume de la "Vision de Dieu", de son cours de théologie dogmatique, et non moindre, de sa thèse non soutenue en Sorbonne sur Maître Eckhart. Parmi vos maîtres et amis, je citerai certes Paul Evdokimov, Léon Zander et enfin le père Dumitru Staniloaë.

Le charisme de passeur

Présentant Vladimir Lossky et Paul Evdokimov comme "deux passeurs", vous avez revêtu vous-même ce charisme de passeur, de batelier d'une rive à l'autre. Passeur avant tout de la Tradition de l'Eglise indivise en notre fin de siècle et fin de millénaire. Passeur entre l'Orient et l'Occident, tentant de réaliser en votre personne et votre pensée la synthèse de l'Orient syro-byzantin, de la tradition religieuse russe (allant de Berdiaev à Soljenitsyne) et de l'Occident contemporain dont vous émanez et que vous représentez.

Sorti d'un milieu déchristianisé tel que nous le connaissons dans cette France pays de mission où Dieu nous a donné de vivre et que nous aimons, au terme d'une longue quête dans les sagesse orientales, vous avez rencontré le Christ et vous avez sollicité le baptême dans l'Eglise orthodoxe.

Durant ces trente années et plus d'enseignement théologique vous avez parcouru de nombreuses avenues, sentiers parfois peu défrichés, parfois montées abruptes et même dangereuses, jalonnées de précipices et d'abîmes. Vous nous relatez vous-même votre expérience de théologien, ses joies, ses amertumes, infiniment mieux que je ne puis le faire.

Vous êtes présent dans les grands bouleversements et questionnements de notre temps : mai 68, la chute du mur de Berlin et l'ouverture des pays de l'Est, le millénaire du baptême de la Russie, le drame de la Bosnie et la justice rendue aux souffrances du peuple serbe. Dialoguant avec le marxisme, vous rappelez la dignité infinie de la personne humaine, dialoguant avec la modernité sans crainte ni complaisance, mais avec la certitude que l'Évangile du Christ est ce qu'il y a de plus actuel et vivant. Vous êtes particulièrement sensible aux problèmes douloureux de l'éthique médicale, de la sexualité, ou plutôt de l'amour, ou même de l'éros humain répondant à l'Eros de Dieu lui-même.

Au-delà de l'Institut Saint-Serge, vous avez enseigné de longues années à l'Institut Supérieur d'Études Œcuméniques, à l'École Cathédrale de Paris, au Centre Sèvres, partout témoin de la tradition orthodoxe ouverte et dialoguante. Vous avez animé et porté à bout de bras depuis 1959 la revue théologique "Contacts" aux côtés d'un comité de rédaction qui vous faisait confiance et qui reposait parfois trop passivement sur vos épaules.

Enfin vous avez su écouter et transmettre au monde d'aujourd'hui le message spirituel de deux grands patriarches œcuméniques, vous avez introduit la pensée de l'ancien élève de notre Institut, le patriarche d'Antioche Ignace IV.

Avant de vous donner la parole, j'aimerais au moins énumérer quelques-uns des aspects proprement théologiques de votre œuvre qui, à notre avis, méritent parmi tant d'autres cette remise du diplôme de docteur de théologie.

Une vision de plénitude et d'unité

Je parlerai en premier lieu d'une vision plénière de la foi chrétienne, d'une orthodoxie ouverte et accueillante de tout ce qu'il y a de vrai et d'authentique, même au-delà des frontières dogmatiques et canoniques de l'orthodoxie historique. Vision de plénitude et d'unité qui n'est pas uniformité ni exclusivité.

Ce centre d'unité dans la diversité légitime trouve évidemment son foyer dans le mystère du Christ et dans sa centralité. Votre conviction profonde est que le Christ est partout présent et que par son Incarnation le Verbe a assumé l'humanité entière du début de l'histoire jusqu'à son achèvement. Toute l'histoire humaine, dites-vous, a tendu vers le Christ qui est venu et tend vers le Christ qui vient.

Je parlerai volontiers de votre théologie comme d'une théologie pascale, comme d'un hymne à la résurrection du Christ et donc d'espérance en notre propre résurrection. Cette dimension pascale traverse la totalité de votre œuvre, de votre réflexion sur la crise de la modernité, sur l'essence même de l'orthodoxie. Je vous cite : "C'est parce que le Fils éternel est solidaire non seulement de notre humanité créée à son image, mais solidaire aussi de notre condition de mort, de notre condition athée, de l'athéisme le plus total, c'est pour cela que tout se retourne devant l'amour fou de Dieu, que l'abîme de l'enfer et de la mort se volatilise comme une dérisoire goutte de haine dans le gouffre de feu de la divinité. Le Verbe revient vers son Père, emmenant avec Lui l'humanité à qui se rouvre désormais la plénitude de la vie, le chemin de la déification".

Parler de l'Esprit dans l'Église

Mais cette dynamique christique de l'histoire – et de toute l'histoire – est à situer dans l'espace et le souffle embrasé de l'Esprit Saint. Le mystère de l'Esprit... Je me souviens de vos

premières ébauches sur la question controversée du *Filioque* et votre manière, nouvelle et éclairante pour moi, d'en dégager la portée existentielle, concernant la divinisation de l'homme par le même Esprit qui repose sur le Christ et sur son Corps qu'est l'Eglise.

Mais au-delà de cette réflexion théologique, vous montrez bien que parler de l'Esprit dans l'Eglise, ou parler de l'Eglise dans l'Esprit, c'est le même mystère, la même expérience de l'Eglise, cette divino-humanité christique où souffle l'Esprit. Je vous cite : "Le temps de l'Esprit est celui d'une 'synergie', d'une collaboration, d'une créativité divino-humaines : dans le Nom du Christ, c'est-à-dire dans sa présence la plus intense, dans sa présence eucharistique, ecclésiale, un champ infini s'ouvre à la liberté humaine rendue créatrice par l'Esprit, afin que le Dieu-homme, comme disait Vladimir Soloviev, devienne 'Dieu-humanité' et 'Dieu-univers'".

Vous rappelez enfin que l'Esprit divin "habite corporellement l'Eglise puisqu'il habitait et habite l'humanité du Christ, et que l'Esprit est le grand "mystagogue" de cette plénitude secrète. Votre vie entière et votre témoignage théologique sont inséparables de l'Eglise en laquelle l'Esprit vous a enfanté à la vie nouvelle. Vous y vivez le douloureux mais nécessaire écartèlement entre la certitude tangible de la grâce de l'Esprit Saint agissant à travers le devenir dans l'histoire bouleversée de notre siècle, entre la sainteté et la vérité de l'orthodoxie et d'autre part les défaillances des membres et des sociétés chrétiennes.

Sans aucune compromission sur les vérités de la foi vécues et professées dans l'orthodoxie historique, vous avez constamment cherché à maintenir ouvert le dialogue d'amour et de vérité, en vous dépensant pour cela sans mesure, quelquefois incompris et critiqué, payant ainsi le tribut d'une liberté prophétique, portant dans votre chair même les souffrances de la division des chrétiens et non moins les divisions au sein même de l'Eglise orthodoxe, allant ainsi à contre-courant d'une certaine orthodoxie pure et dure, intolérante et agressive parce qu'ignorant les richesses – et les ruses – de l'Esprit.

Le mystère de l'Eglise enfin, c'est aussi celui de son organisation, de l'exercice de la collégialité ou "sobornost" à tous les niveaux de la vie ecclésiale, de son devenir donc en Occident, au sein de notre diaspora. Vous avez su rappeler avec force l'importance de la préparation du futur Concile panorthodoxe pour lequel le défunt patriarche Athénagoras avait tant œuvré et vous aimiez à souligner combien la préparation collégiale du Concile n'était pas moins essentielle que la teneur même du Concile et que donc l'Eglise était selon sa nature même un Concile permanent à l'image du Concile éternel de la bienheureuse Trinité.

Là aussi vous avez rappelé les véritables exigences de l'ecclésiologie orthodoxe, de l'unité sacramentelle et canonique sur un seul territoire. L'Eglise, c'est aussi l'actualité des Pères de l'Eglise pour notre temps, et là vous avez su leur donner la parole en vous effaçant au maximum pour cela dans le magnifique recueil "Sources" qui est une mine précieuse pour s'abreuver à l'eau vive de l'Esprit.

La question de l'homme

Le dernier grand axe et la préoccupation fondamentale de votre vie entière, c'est la question de l'homme où à la suite de vos maîtres, vous avez contribué à renouveler l'anthropologie orthodoxe, centrée autour du mystère de l'existence personnelle, à l'image et en communion avec la vie intime de la divine Trinité.

Vous rappelez à juste titre que dans l'anthropologie chrétienne qui est une anthropologie d'incarnation et de résurrection, la distinction fondamentale n'est pas distinction âme-corps, car l'homme est une unité psycho-somatique (je dirais tout entier chair, ou tout entier âme), mais la véritable distinction est celle de la nature et de la personne, où l'Esprit va gagner l'homme tout entier, y compris son corps. Par conséquent, vous nous le rappelez bien, le corps lui-même, et dans le corps le visage par excellence, exprime la personne, mais peut aussi la masquer.

**"LA GLOIRE DE DIEU
CACHEE DANS LES ETRES ET DANS LES CHOSES "**

Quelques mots sur le Saint-Esprit

Discours d'Olivier CLÉMENT

Cher père Boris, mes amis,

Ce doctorat inattendu, immérité, je l'accepte comme un signe d'amitié et de confiance. Nous parlons beaucoup de communion, mais il est rare de l'éprouver comme je l'éprouve aujourd'hui. Cher père Boris, vous venez de m'adouber "chevalier de la foi", pour employer une expression de Kierkegaard. Pourtant, comme je reste un franc-tireur un peu anarchiste, un contrebandier franchissant les frontières, j'aimerais, pour vous répondre, parler non de moi-même, de ma boutique, de mon atelier – ce ne serait guère amusant – bien plutôt de Celui qui nous unit mais que nous ne pourrions jamais mettre en cage, je veux dire le Saint-Esprit, cet immense Souffle de vie qui est partout présent et qui remplit tout".

Je vais donc présenter, à son propos, quelques réflexions peu cohérentes. Je le fais pour vous rendre hommage, père Boris, qui avez écrit de si belles pages sur la Trinité et le Saint-Esprit. Je le fais aussi pour rendre hommage à deux hommes qui se sont affrontés, mais le temps vient sans doute de dépasser cette querelle, Vladimir Lossky, qui fut mon maître, et Serge Boulgakov, cet amant de la Sagesse, un mot longtemps énigmatique pour moi. Sans oublier Léon Zander et Paul Evdokimov, qui m'ont aidé à trouver entre Lossky et Boulgakov une voie qui ne les exclut ni l'un ni l'autre.

Ainsi quelques notes sans trop de cohérence sur le Saint-Esprit.

"Viens, mystère caché ; viens, trésor sans nom ; viens, réalité indicible ; viens, personne inconnaissable", s'écriait Syméon le Nouveau Théologien, au seuil du millénaire qui s'achève en ce moment. Oui, l'Esprit Saint a quelque chose d'insaisissable. "Il scrute tout, jusqu'aux profondeurs de Dieu", dit saint Paul (1Cor 2,6), il est partout présent aussi au plus secret de nous, il inscrit en nous la transcendance comme intériorité. Dans l'Esprit, disait Vladimir Lossky, les négations de la voie apophatique signalent la présence de l'illimité. L'Esprit confère à la connaissance de l'Inconnaissable l'émerveillement de l'expérience, il transforme les ténèbres divines en lumière dans laquelle nous communions avec Dieu (*Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1944, p. 157 s.)

Si le Fils, jusque dans son Incarnation, est l'image consubstantielle du Père, il n'y a pas d'image statique de l'Esprit. Ses symboles, le vent, la flamme, l'eau vive, l'oiseau en vol sont

mouvement pur. Dans ses manifestations, il est en effet mouvement vers le Christ, vers le Père. Maintenant, il prophétise le Christ qui vient pour transformer l'histoire et l'univers. Il reste caché par le don qu'il nous fait de la lumière et de la vie, afin que celles-ci, comme l'a souligné le père Boris, constituent le fondement même de notre existence la plus personnelle. C'est pourquoi, pour l'évoquer, il est bon d'avoir recours à la notion origéniste de "diaphanie", cette trans-apparition" du mystère dans le secret et l'évidence des êtres et des choses, et aussi au thème de la beauté, si fondamental dans l'Eglise orthodoxe dont le génie est "philocalique".

Le mystère du souffle de l'Esprit

La foisonnante théologie anté-nicéenne, trop négligée par ceux qui font un système des approches du 4ème siècle, aimait à commenter la phrase de Paul dans sa Lettre aux Ephésiens, sur Dieu qui est "au-dessus de tout, à travers tout, et en tout" (Eph 4,6). Le Père est la Source au-dessus de tout, le Fils – le Sens, le Logos qui structure tout, l'Esprit – la tension vers l'accomplissement de toutes choses dans la beauté. Si nous remontons encore plus loin dans l'Écriture, nous voyons que l'Esprit, hors de toute approche intellectualiste, est le Souffle vivifiant, le *Ruah*, un mot qui est féminin autant et plus qu'un masculin – et les mots ne sont pas innocents, le mot *Ruah* suggère l'espace libre et le parfum, l'Esprit nous met au large en s'unissant à notre souffle. C'est aussi le silence à l'intérieur de la parole, "un murmure à la limite du silence" dit le premier livre des Rois.

Quand on se rappelle la relation du langage et de la mort, on mesure toute l'importance de cet espace de la résurrection où résonne le "son" du silence, cette *phoné*, à quoi, dit Jésus à Nicodème, on reconnaît l'homme né de l'Esprit, un homme dont on ne sait désormais "ni d'où il vient, ni où il va", parce qu'il est entré dans l'illimité. Espace libre et feu s'unissent dans la grande vision d'Ezéchiel : c'est l'Esprit qui meut les quatre Vivants, ces moteurs spirituels du cosmos, et saint Maxime le Confesseur, à propos de ces roues imbriquées, évoque la présence de l'Esprit dans les créatures, "comme une roue dans une roue" (*Mystagogie* 2, PG 91, 669 c).

La notion chrétienne de l'Esprit ressaisit ainsi, clarifie, approfondit à l'infini une notion absolument universelle du Souffle primordial comme énergie à la fois vitale et spirituelle, l'*atman* de l'Inde, souffle divin qui constitue le "soi" de l'homme, le *ki* extrême-oriental, force et sagesse, le souffle de prophétie et d'inspiration de la Grèce ancienne...

En Dieu, l'Esprit est une Personne étrangement anonyme : car Dieu tout entier est saint, Dieu tout entier est esprit. Même le nom de *Paraclet*, Consolateur, ne lui est pas personnel, "l'autre consolateur", dit Jésus, un "nom [...] commun au Père au Fils et à l'Esprit Saint" notait saint Grégoire de Nysse (*Contre Eunome* II, 14 ; PG 45, 552 A).

Si le Père est la source de la divinité, l'Esprit est sa plénitude et sa diffusion. Il est le *koinon tês phuséos*, "le commun de la nature" (divine), dit saint Basile dans son Traité du Saint-Esprit, et ce commun, précise-t-il, est *hê kata phusin koinônia*, "la communion selon la nature", et aussi l'*achôrêston*, "l'inséparabilité" des Personnes divines.

L'incarnation du verbe et la "pneumatisation" de la chair

Selon la doctrine orthodoxe, le Saint-Esprit procède du Père et resplendit par le Fils. Saint Grégoire de Nysse, en particulier, commente dans ce sens le psaume messianique 44 : "O Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie." "Celui qui oint est le Père, celui qui est oint, le Fils – et l'Esprit qui repose dans le Fils constitue l'onction, l'huile de la joie" (*Ctre Apol.* 52, PG 45, 1249 D – 1251 A).

L'identification de l'Esprit au Royaume du Père se fonde sur une variante du *Pater* : au lieu de "Que ton Royaume advienne" certains textes anciens de l'Évangile de Luc portent : "Que ton Saint-Esprit vienne sur nous..." Citons simplement Maxime le Confesseur : "La Royauté du Père,

qui est essentiellement et hypostatiquement, c'est l'Esprit Saint. Car ce que Matthieu appelle ici le Royaume, un autre évangéliste l'appelle l'Esprit, disant : "Que vienne ton Saint Esprit et qu'il nous purifie" (*Commentaire sur l'oraison dom.* PG 90, 884 B).

A quoi s'ajoute le témoignage des spirituels, Syméon le Nouveau Théologien par exemple : "Le Saint-Esprit, devient en (nous) tout ce que les Ecritures disent au sujet du Royaume de Dieu, la perle, le grain de sénevé, le ferment, l'eau, le feu, le pain, le breuvage, la chambre nuptiale, l'époux, l'ami, le frère et le père" (*Hom.* 90).

Dans la perspective organique de la théologie orientale, l'incarnation du Verbe est corrélative à la "pneumatisation" de la chair. Le père Boris l'a souligné pour dépasser la querelle du *Filioque*. Le Fils et l'Esprit s'accompagnent mutuellement, dit saint Grégoire de Nysse. Le Christ, existence dans l'Esprit, vient pour nous le communiquer. Mais c'est l'Esprit qui permet la venue du Christ, l'oint de sa présence, le dilate jusqu'aux limites du mystère. Ainsi l'Esprit procède du Père conjointement et en rapport avec le Fils dans lequel il repose : le Fils est engendré conjointement et en rapport avec l'Esprit qui le manifeste. Saint Ambroise de Milan notait, dans son *De Spiritu Sancto* : "Le Père avec l'Esprit envoie le Fils ; de même, le Père avec le Fils envoie l'Esprit" (III, 1,8– PL 16, 811-812).

Le Christ nous ouvre, dans l'Esprit, des chemins de résurrection

Lorsque, au Golgotha, Jésus, solidaire de tous nos désespoirs, de toutes nos révoltes, clame : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ", c'est l'Esprit qui remplit l'abîme ainsi ouvert entre le Père et le Fils, son Autre. Les strates les plus anciennes du Nouveau Testament, lorsqu'elles évoquent la Résurrection et, d'un même mouvement, l'Exaltation du Seigneur, le font comme d'une œuvre du Père dans et par l'Esprit. Désormais la "lumière de la vie", qui est l'Esprit, éclate non pas seulement sur la Montagne de la Transfiguration, mais en enfer, dans les entrailles démonisées de la terre rendues à leur fécondité sacramentelle. La Pentecôte s'inaugure : dans l'immense unité christique du ciel et de la terre, le Vent-Paraclet peut souffler.

L'Apocalypse où, disait Basile Rozanov, "tout est vol, tout est force" (*L'Apocalypse de notre temps* p. 57), nous montre le Christ cosmique et métacosmique embrasé du feu de l'Esprit : "... ses yeux sont comme une flamme ardente ; ses pieds sont semblables à l'airain incandescent dans la fournaise... ; sa voix est comme la voix des grandes eaux ; dans sa main droite il tient sept étoiles... ; son visage est comme le soleil quand il luit dans sa force" (1, 13-16). Non que la croix soit oubliée, car le Christ reste crucifié sur tout le mal du monde : sur le trône "est debout un Agneau comme égorgé" (5,6). Mais ce Crucifié ressuscite et nous ouvre, dans l'Esprit, des chemins de résurrection : "Il a sept cornes et sept yeux, ce sont les sept esprits de Dieu qu'il envoie par toute la terre" (*ibid.*), multiplicité d'emphases, hébraïsme, mais aussi plénitude, dans l'Esprit, des énergies divines.

Ainsi se réalise une quasi-identification du Christ et de l'Esprit, mutuel service, réciprocité sur laquelle insiste saint Paul dans un texte sur lequel le père Boris Bobrinsky a attiré notre attention : "Le Seigneur, c'est l'Esprit... Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, toujours plus glorieuse, comme il convient à l'action du Seigneur, qui est l'Esprit" (2 Cor 3, 17-18).

Le symbolisme de l'esprit, dans les Ecritures, utilise, parmi les "éléments" traditionnels, ceux qui sont mouvants et fluides : le feu, l'air et l'eau. Seule la terre n'est pas mentionnée. Or si le christianisme est vraiment la religion de l'Incarnation, c'est la terre qui doit être transfigurée. Ici interviennent les intuitions, trop oubliées, des grands "sophiologues" russes, et surtout de Serge Boulgakov, que je voudrais saluer, à la fois comme fondateur de cet Institut et comme un des plus puissants théologiens de notre siècle.

Je ne parlerai pas, d'autres l'ont fait mieux que je ne le pourrais, de ses immenses synthèses, la petite et la grande Trilogies, que nous pouvons lire en français grâce au gigantesque labeur de Constantin Andronikof. Je ne parlerai pas non plus de sa personnalité, d'une fascinante beauté spirituelle. J'évoquerai seulement, très brièvement, cette figure de la Sagesse qui fut au cœur de sa contemplation et de sa pensée.

La Sagesse, "amour de l'amour"

La figure de la Sagesse surgit au 8ème chapitre du Livre des Proverbes, où elle s'exprime ainsi : "J'ai été établie depuis l'éternité, dès le commencement, avant l'origine de la terre [...] Lorsque Dieu posa les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui, je faisais tous les jours ses délices..." Dans l'Ecclésiastique, elle dit : "Je suis sortie de la bouche du Très Haut [...], je suis la mère du noble amour", et le Livre intitulé justement de la Sagesse l'identifie presque au Saint Esprit : "Elle est un esprit intelligent, saint, unique, multiple, subtil, mobile, pénétrant, sans souillure [...] Elle traverse et pénètre tout..."

Boulgakov, dont le père était prêtre, a vécu, durant son enfance, la profonde consonance des rythmes liturgiques et des rythmes cosmiques. Devenu athée pendant de longues années, son marxisme s'effondra lorsqu'il découvrit que cette pensée de la rationalité technique ne pouvait expliquer l'économie agricole, liée, qu'elle le veuille ou non, au mystère de la terre. La notion de Sagesse lui permit de retrouver le sens russe – et de toutes les religions archaïques – de la terre sacrée, paradisiaque. J'essaierai de dégager, à travers des systématisations parfois difficiles, qui doivent beaucoup à la philosophie allemande, quelques intuitions fondamentales. Les poèmes qui parsèment ce livre génial intitulé "La lumière sans déclin", constituent sans doute une expression plus appropriée.

Ce que ressent Boulgakov, et qu'il nomme Sagesse "créaturelle", c'est un immense élan qui soulève le monde, un élan encore impersonnel mais en attente de la personne qui pourra l'exprimer, l'offrir, le sauver. Cette Sagesse est beauté gratuite, ignorée : "Des fleurs printanières jaillissent de la couche sombre de Déméter ; la jeune, la belle Perséphone, créature sophianique, apparaît dans le monde, sortant des bras du Hadès, le néant obscur. Pour qui ces fleurs, souvent-elles, dans leur beauté que l'homme, le plus souvent ne voit pas ? Pourquoi le tigre et le léopard sont beaux dans leur grâce terrible ?... Pourquoi la beauté des jeunes filles fleurit-elle sur la terre ? N'est-ce pas le rayonnement de la Sagesse qui illumine intérieurement la chair inerte et la "matière" ? Et, l'élan de l'éros dans la créature ivre de beauté, pouvons-nous le définir autrement que comme un amour cosmique ?" (*La Lumière sans déclin*, p. 227).

La terre, pourtant, ne peut rien opposer à une autre force, celle des ténèbres, du chaos, de la mort, si elle ne trouve pas son hypostase. Car la Sagesse n'est pas hypostase, mais "hypostasité", tension vers l'hypostase : c'est pourquoi pour Boulgakov, le thème de la *Sophia* "créaturelle" se lie étroitement à celui de l'Incarnation et donc de la Mère de Dieu : qui, contrairement à ce que dit la boiteuse dans les Démons de Dostoïevski, n'est pas "la grande terre humide" mais l'assume et la sanctifie. Car la Grande Mère des religions archaïques, – et de l'Inde –, "dès sa création, recelait dans ses profondeurs la future Mère de Dieu, la matrice de la divine Incarnation" (*La Sagesse de Dieu*, p. 17).

Cette approche de la Sagesse dans la création peut nous aider à mieux pressentir ce qu'elle exprime et reflète, c'est-à-dire la Sagesse divine. Lorsqu'il s'est converti, Boulgakov était un jeune philosophe – et homme politique – pétri de christianisme dans sa chair mais qui n'avait aucune habitude des vérités de la foi, qui ne pouvait simplement les apprendre par cœur et les répéter, mais les mettait radicalement en cause. Le dogme qui le passionnait le plus mais, en même temps, lui faisait le plus problème était celui de Chalcedoine : comment comprendre l'union sans séparation ni confusion du divin et de l'humain en Christ ? Comment cette union est-elle possible ? Sa méditation insatiable l'amène à penser (comme, après tout, un Maxime le Confesseur) que

l'Incarnation pourrait bien être, non pas chronologiquement certes mais axiologiquement, antérieure à la création.

Cette divino-humanité en qui vont se dérouler le devenir du cosmos et celui de l'histoire, pour aboutir au Christ, Boulgakov la projette – ou plutôt la décèle – dans la pré-éternité" divine. C'est la Sagesse, "amour de l'amour", "hypostasité" qui trouve sa pleine expression dans chacune des Hypostases divines, fille du Père, épouse de l'Agneau, puissance de Vie dans l'Esprit. Elle semble l'intériorité de Dieu, sa tendresse – la véritable "réponse à Job" diront Jung et Evdokimov –, cette féminité que la Bible évoque en parlant des "entrailles de miséricorde" de Dieu, *rahamim*, pluriel emphatique de *reham*, la matrice. La *Sophia* divine contient les paradigmes de toutes les créatures dont elle constitue la racine, l'unité multiple, l'"omni-unité".

La Sagesse, notion fluide, unifiante, apparaît ainsi comme la face féminine de la *Ruah* qui, disais-je tout à l'heure, est aussi bien du féminin que du masculin. Son rôle peut être immense dans le dialogue inter-religieux : elle est la *Shekinah* de la mystique juive, l'*Hikmat* du soufisme, et cet archétype commun aux religions cosmiques, de la caverne grecque de Perséphone à la caverne japonaise d'Amaterasu-Omikami. Elle purifie et assume les meilleures intuitions du *New Age* et permet un dialogue renouvelé avec la quête scientifique. Seule sa pleine élucidation, nous dit Boulgakov, "nous donnera les forces d'une inspiration, d'une œuvre créatrice nouvelle, en dépassant la mécanisation de la vie et de l'homme" (*La Sagesse de Dieu*, p. 17).

L'Esprit Saint puise chaque fois de nouveaux trésors

La "divino-humanité" est l'espace de l'Esprit Saint dont la Sagesse est une énergie, disait saint Grégoire Palamas, qui précisait que "Dieu créa l'univers par la Sagesse et en elle" (*Dial. avec Grégoras*, éd. Candal, dans *Or. Chr. Per.* 14, 1950, p. 354). La divino-humanité, au sens de Boulgakov, suppose ainsi une orthodoxie qui ne soit plus d'exclusion, mais d'inclusion, une économie du Saint-Esprit", comme disait Vladimir Lossky (qui la distinguait, sans la séparer, de l'"économie du Christ") où pourraient trouver place les explorations de l'humain réalisées par la modernité occidentale et les explorations du divin réalisées par les contemplations asiatiques.

Si j'ai insisté sur les intuitions de Boulgakov sur la divino-humanité, comme espace de l'Esprit et de notre liberté créatrice, c'est pour vous inviter, mes jeunes amis, à ne pas vous enfermer dans une théologie de répétition. Il nous faut, il nous faudra de plus en plus, trouver chez les Pères, non le dernier mot, mais une puissante source d'inspiration. La véritable Tradition n'est pas seulement mémoire, c'est la "nouveau de l'Esprit" toujours renouvelée dans le Corps du Christ, une tension vers l'ultime. Les orthodoxes ne pourront pas jusqu'à la fin des temps réfléchir seulement sur la relation de l'Évangile avec les philosophies grecques de l'Antiquité. Il leur faut faire dans le monde d'aujourd'hui ce que les Pères ont fait dans le leur. C'est-à-dire non plus à l'échelle de la Méditerranée et du Moyen-Orient, mais à l'échelle de la planète. L'hellénisme chrétien, c'est très bien. Mais nous découvrons de plus en plus l'importance du sémitisme chrétien, et il y aura demain le christianisme de l'Inde et de la Chine, l'Esprit Saint puisant chaque fois de nouveaux trésors dans l'inépuisable du Corps du Christ.

Paul Florensky, dans *La Colonne et le Fondement de la Vérité*, suggère que les Pères n'ont guère su parler de l'Esprit que dans le langage du Logos, langage d'une certaine logique, d'un certain ordre. Certes, le deuxième concile œcuménique dans le bref article qu'il consacre à l'Esprit, mentionne la Vie – l'Esprit est celui qui donne la Vie, une vie plus forte que la mort – et renvoie à une approche doxologique : l'Esprit est "adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils". Ce qui veut dire, commente Florensky, qu'il faut parler de l'Esprit dans le langage de l'inspiration, de la liberté créatrice, de la beauté, de la "vie vivante", de la chair transfigurée. Et sans tomber dans les trois âges du joachinisme, se contentant de souligner les accentuations, Florensky énumère "le mystère sacré, chenu, de la science antique (allusion au Père), la rigueur morale, le sérieux de la science moderne (allusion au Logos), enfin (allusion à l'Esprit) l'essor ailé, joyeux du "gai savoir" "à venir...".

La citation de Nietzsche nous fait penser à tous ces prophètes de l'Esprit qui, depuis deux siècles, par l'absence d'un prophétisme sacramentel, se sont suicidés ou sont devenus fous, tandis que la théologie d'école, affrontant et affinant stérilement ses polémiques et ses systèmes, risquait de devenir, comme l'a écrit Cioran, "la négation de Dieu". Même la synthèse néoplatonicienne pourrait se pétrifier en un système qui prétendrait à la saisie plus qu'au saisissement, si elle n'avait l'humilité, comme Lossky l'a rappelé, de son propre et inéluctable échec, si elle ne s'inscrivait dans une poésie liturgique où le rythme brise la continuité possessive du concept pour faire surgir le silence.

Découvrir Dieu dans un visage d'homme et tout visage d'homme en Dieu

La révélation de l'Esprit est inachevée, le désir que nous en avons nous tourne vers l'avènement du Royaume. Alors, dit une homélie macarienne (34,2-3, PG 34, 745), les hommes remplis de la lumière de l'Esprit deviendront les uns pour les autres de véritables théophanies. Guidés par l'icône, nous avons à découvrir le visage de l'autre comme révélation. Et d'abord le visage humain du Verbe incarné. Dieu dans un visage d'homme et, désormais tout visage d'homme en Dieu.

Tel est le difficile apprentissage qui nous permettra, peu à peu, de comprendre que le Secret et l'Amour sont les noms les moins approximatifs de l'Esprit, cette "Ténèbre plus que lumineuse du Silence" – je cite saint Denys l'aréopagite – qui, "tout en demeurant elle-même parfaitement intangible et parfaitement invisible, emplit de splendeurs plus belles que la beauté les intelligences qui (pour contempler) savent fermer les yeux" et donc peuvent désormais les ouvrir pour voir, je cite cette fois saint Isaac le Syrien, "la gloire de Dieu cachée dans les êtres et dans les choses", pour voir l'autre tel qu'il est, en tout respect et compassion, une compassion créatrice, une compassion qui fait vivre.

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV

Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

SOP mensuel SOP + Suppléments

France 200 F 400 F

Autres pays 225 F 500 F

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande